

Alain Kieffer

Triste déconvenue

Roman



Avertissement

Ce roman est une fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur, donc toute ressemblance avec la réalité ne pourrait être que pure coïncidence.

Prologue 1

La famille Frementin occupe en copropriété, boulevard Suchet à Paris dans le XVI^e arrondissement, un penthouse avec piscine, jardin, salle de billard pour Monsieur et de gym pour Madame, entre autres...

Le père : Denis, cinquante-deux ans, mesure un mètre quatre-vingt, a des cheveux noirs coiffés en arrière, des yeux marron clair et un visage légèrement basané. Seul signe particulier, il a une petite fossette au menton. C'est un bel homme au corps athlétique. Il est bilingue, et voyage de temps à autre pour son métier de publicitaire.

La mère : Carole, quarante-huit ans, mesure un mètre soixante-dix et a conservé la taille mannequin. Avec ses yeux vert-gris, ses pommettes saillantes, sa bouche lippue, sa longue chevelure noire et bouclée lui descendant au milieu du dos, elle attire encore beaucoup de regards. C'est une belle femme qui entretient son corps au quotidien (piscine et

gymnastique). Héritière d'une famille fortunée, elle possède une galerie d'art au Quartier Latin. Son métier l'a fait aussi voyager.

Les enfants (trois filles).

L'aînée : Ludivine, vingt-deux ans, a tout de la mère (yeux, pommettes, bouche, cheveux, et corps aux mensurations de rêve). Et de même que sa mère, elle profite de la piscine et de la salle de gym pour entretenir son corps.

La cadette : Estelle, vingt ans, est aussi grande que sa sœur aînée, mais avec un corps plus longiligne. Elle a les yeux marron clair et les lèvres fines de son père, les pommettes saillantes et le teint lilial de sa mère. Avec sa sveltesse, ses cheveux noirs coupés à la garçonne (avec une raie sur le côté) et ses petits seins, elle a tout de l'androgynie !

La benjamine : Marjorie, presque dix-huit ans (elle les aura le 6 juin 2012) est moins grande que ses deux sœurs et un peu enrobée ; fesses rebondies et poitrine avantageuse. Ses yeux vairons ont pris la teinte bicolore de ceux de sa mère, mais vert pour un œil et vert-gris pour l'autre, ce qui donne une note de fantaisie à son visage poupin. Comme les autres membres de sa famille aux cheveux noirs, les siens l'ont été avant de passer au noir corbeau et sont coupés court pour aller avec son look gothique. Elle arbore deux jolis piercings diamétralement opposés (en or, tout de même), l'un à l'oreille et l'autre à l'arcade sourcilière.

Et une seule chose en commun : toutes les trois n'ayant pas brillé par leurs études abandonnées très vite au grand désespoir de leurs parents, ont profité de l'expérience photographique du père pour s'adonner à la photo, et d'en faire un métier...

EXTRAIT

Prologue 2

Je m'appelle Denis Frementin. Je suis publicitaire après avoir été un JRI, c'est-à-dire un journaliste reporter d'images pour un hebdomadaire de renom. J'ai dû poser mes valises à l'arrivée de ma seconde fille, Estelle, pour me rapprocher de ma famille, mes missions aux quatre coins du globe devenant un véritable brise cœur à chacun de mes départs. J'ai intégré une agence de pub dont les bureaux sont situés dans le 8^e arrondissement de Paris. L'une des clientes de l'agence se trouve être mon épouse, Carole, pour différents travaux concernant sa galerie d'art. Je regrette un peu mon ancien métier, mais pas mon choix qui me permet de rentrer tôt la plupart du temps et de profiter de ma famille. C'est évidemment un grand bonheur pour tous. Une nouvelle fois, j'ai suivi l'élection présidentielle de mon salon, j'ai toujours un peu de mal à m'y faire. Pour le second mandat de François Mitterrand, j'étais sur le terrain, ça fait autre chose... Le peuple vient d'élire son nouveau président...

Voilà, c'est fait.

La roue tourne, et dans la politique aussi.

Pour preuve, cette fois-ci c'est la gauche qui a gagné. Tout n'est pas joué, reste les législatives... Juste pour foutre le bordel. C'est quand même bien de chez nous ce genre de binz ; que nos chers politiques se débrouillent avec leurs problèmes, celui qui vient de me tomber dessus est plus que suffisant. Et, pour y réfléchir, j'ai choisi ma baignoire où je trempe dans une mousse onctueuse, aux mille senteurs, à vous donner des idées libidineuses ! Bah ! Justement, parlons-en du libidineux !

Qu'est-ce qui a bien pu lui passer par la tête pour en arriver là ? Je parle de ma benjamine... Marjorie. Aller se mettre dans un tel guépier, ce n'est pas Dieu possible. Et nous, on n'a rien vu, toujours par monts et par vaux : le métier, la réussite, l'argent, les relations et les amis... tu parles, et pendant ce temps-là, la petiotte... Non, je n'y crois pas, et... pourtant le fichier reçu sur ma messagerie est bien là pour le prouver. C'est bien elle avec ses deux piercings sur le visage... et... nom d'un chien, celui en plus au nombril ?! Elle nous l'avait bien caché, à moins que sa mère... Comment a-t-il eu mon adresse électronique personnelle cette espèce de *crocodile* ? Qui est-il ? Un voyou ? Un profiteur sans scrupule et endetté ? Peut-être même un copain de ma fille ? Tout cela est bien trouble, sauf le message ! Ce dernier est sans équivoque.

Alligator4 [alligator4@hotmail.fr]

Envoyé : dim. 06/05/2012 23 :30

À : dfrementin@orange.fr

Message : photos.pdf (30 MO)

Vous trouverez en pièce jointe un petit chef-d'œuvre. Non ! Non ! Je vous rassure ce n'est pas le sosie d'une de vos filles, c'est bien elle... la petite sur le diaporama !

Troublant et déroutant, non ?

Si vous ne voulez pas que cette petite séance d'effeuillage érotique ne joue l'électron libre sur le Net ni ne circule sur d'autres messageries, il faudra me faire parvenir 10 000 euros (en coupures de 100 euros et dans une enveloppe kraft).

Merci de me répondre sous trois jours maximum, ce qui vous laissera le temps de réunir la somme après avoir bien réfléchi aux conséquences d'un éventuel refus...

J'ai plus d'un tour dans mon sac, alors inutile d'avertir la police. Votre fille pourrait s'en souvenir... très longtemps.

Je vous communiquerai en retour l'endroit pour la remise.

À très bientôt.

L'ALLLIGAAATOOR.

1

Coup dur

Denis Frementin sortit de son bain dans l'expectative, non pas de payer ou non le chantage odieux qu'il subissait de ce *crocodile* – comme il l'appellera désormais –, mais d'en parler ou non à son épouse ? Il ne voyait d'ailleurs pas comment le lui cacher. Même si cette affaire se résolvait au plus vite (la somme étant dérisoire), rien ne pourrait présumer qu'elle s'éteindrait du jour au lendemain. Ce serait mal connaître tout maître chanteur. Tant et si bien que ça recommencerait de plus belle avec des sommes de plus en plus importantes... Difficile dans ce cas de préserver le secret.

Fort de ce constat, il attrapa un drap de bain, s'essuya méticuleusement de la tête aux pieds, puis enfila son peignoir tout en réfléchissant à la situation. Le miroir lui renvoya un visage aux traits tirés. Évidemment, après la lecture du mail et de la vision

apocalyptique du fichier joint, il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. À 4 heures 30 du matin, après avoir tourné et viré tel un malade dans le lit, il s'était levé pour ne pas réveiller Carole. Hormis la vue du nouveau président qui l'eût empêché de trouver un sommeil serein, celle de sa fille, complètement nue en train d'asticoter les internautes dans des poses plus que suggestives lui fut fatale. Il évita le cauchemar de justesse. Après s'être séché les cheveux, il repassa par la chambre avant d'aller se faire du café. Carole dormait à poings fermés. Le réveil affichait 5:43. Il avait passé plus d'une heure dans la salle de bain sans s'en rendre compte.

Il hésita avant d'allumer sa première cigarette. C'était tôt, mais vu les circonstances, il n'allait pas culpabiliser. Le choc était de taille. La cigarette à la bouche, il versa trois dosettes de café dans le filtre en papier, le plaça dans son logement, fit couler au jugé de l'eau dans le réservoir, referma le couvercle et appuya sur la touche «ON». Le voyant rouge s'alluma. Au bout de quelques minutes, la machine lança ses premiers glouglous. Machinalement, il alluma la radio. Bingo ! Et le nouveau président... blablabla... et la nomination de son Premier ministre... blablabla... et la constitution du gouvernement... blablabla... La liste des pressentis y passa : les éléphants, les éléphanteaux, la garde rapprochée, les amis, la parité et les... ascenseurs qu'il faudrait bien renvoyer ! L'information continue. Il en

savait quelque chose. Il coupa la radio. Son café termina de couler.

Devant son bol, il alluma une autre cigarette :
« *Putain ! Une fois n'est pas coutume, non ?* » songea-t-il en regardant les volutes de fumée s'envoler alors que ses souvenirs remontaient le cours du temps...

EXTRAIT

2

Souvenirs

En l'espace d'une seconde, il se retrouva au cours de l'année 1989, à la même période (à quelques jours près), mais vingt-trois ans plus tôt. Il avait vingt-neuf ans et faisait ses preuves (comme on dit) dans un journal local à Bordeaux. Entre les piges et les reportages dans la région et ses alentours, ses journées étaient bien remplies. Célibataire, il prenait toutes ses missions à cœur, et c'est avec un certain enthousiasme qu'il rendait ses articles sans jamais compter ses heures. Il n'attendait qu'une chose : le grand saut pour un quotidien national ou un magazine de renom. Ce moment approchait sans nul doute, il le sentait.

Sa mémoire se fixa sur un vendredi du mois de mai, le troisième qu'il ne pouvait oublier : le vendredi 19 mai qui changea sa vie.

Ce jour-là, il revenait d'un reportage qu'il avait effectué dans une usine d'électronique marine où le

DRH avait été séquestré, relâché, puis séquestré à nouveau suite à l'intransigeance de sa direction générale. Les grévistes forts mécontents et très remontés avaient pris à partie les forces de l'ordre avant l'annonce de nouvelles négociations qui calma sur-le-champ la colère des uns et des autres. Le DRH fut une nouvelle fois relâché ; les piquets de grève furent levés ; les CRS regagnèrent leurs fourgons, et les palettes en feu au milieu de tout ça s'éteignirent lentement faute d'alimentation.

Une espèce de statu quo en sorte où chacun rentrait au bercail pour faire une pause. Le conflit durait depuis la fin avril, sans lui avoir laissé un seul jour férié ni une vraie nuit de sommeil ! Crevé, il n'aspirait plus qu'à un repos mérité.

Sa valise à peine posée sur le palier que son mobile sonnait déjà. Le rédacteur lui demandait d'assister à un vernissage regroupant des œuvres de plusieurs artistes exposant photos, aquarelles, huiles, et quelques pastels... À son hésitation silencieuse, le chef s'était empressé d'ajouter qu'il ne ferait qu'acte de présence, faute du monsieur « Art » qui venait de faire un infarctus. « Un simple service pour que le journal soit représenté », avait-il insisté. Bon gré mal gré, il avait accepté tout en répétant qu'il n'y connaissait fichtrement rien dans le domaine artistique. C'était pour le lendemain à quatorze heures. Ouf ! Il pourrait dormir un peu. Il avait inscrit le nom de la galerie et l'adresse sur un calepin, puis

avait raccroché sur les remerciements empressés de son supérieur.

Le lendemain, sans engouement particulier pour la mission qui lui incombait, il s'était levé à dix heures, avait petit-déjeuné en écoutant de la musique, puis s'était préparé en chantonnant. Le soleil filtrait par la lucarne de la salle de bain. C'était un joli mois de mai. Reposé et de charmante humeur, bien à l'aise dans un costume d'alpaga anthracite de bonne coupe, porté sur une chemise couleur saumon à col ouvert, il était arrivé pile à quatorze heures devant la galerie VALLANDREY où il avait présenté sa carte de presse au portier avant d'entrer.

Il avait été accueilli par Irène Vallandrey en personne, propriétaire de la galerie du même nom. Et un peu plus tard, il avait fait la connaissance de sa fille, Carole, avec laquelle il avait conversé longuement après lui avoir avoué son ignorance sur les œuvres qui l'entouraient, et les raisons qui l'avaient conduit en ce lieu. Le courant était passé immédiatement. Cette première entrevue initiatique avait été suivie par d'autres, plus idylliques, pour finir par de véritables rendez-vous amoureux.

Durant cette période de « pré fiançailles », il avait appris que sa future belle famille possédait quelques hectares de vignobles, un domaine de chasse, et une fortune non négligeable. La mère, en plus de sa galerie qu'elle orchestrait de main de maître, organisait dans sa propriété bourgeoise au bord de la Garonne, des

tournois de bridge (tout un étage de la jolie demeure était dédié pour ces manifestations); le père, se chargeait de la vigne, mais pas strictement sur pied ! En œnologue averti, il abusait du doux breuvage et était fréquemment entre deux vins. Il ne partageait pas le hobby de son épouse pour les cartes, préférant la chasse (dont il était le président) et ses joyeuses libations. Chaque année, il attendait avec impatience l'ouverture de la saison pour organiser de grandes battues sur son domaine et y convier amis et relations d'origines diverses et variées. Connues et prisées, les chasses d'Ernest Vallandrey avaient beaucoup de succès. Un seul hic, c'était qu'il abattait beaucoup plus de bouteilles de grands crus que le moindre bestiau qu'il aurait été incapable d'atteindre, même à deux mètres de distance. Par sécurité, ses amis les plus chers le délestaient la plupart du temps de ses cartouches, le laissant parader avec son fusil vide à l'arrière des points de tirs, un brassard orange fluorescent autour de chaque bras. Et malgré la vigilance de son entourage, on s'attendait forcément à un accident... de chasse ! Son épouse (il fallait bien l'avouer) n'attendait que ça, car la vie n'était plus vivable, sans compter les moqueries et les petites allusions qui ne manquaient pas de circuler entre les tables de bridge ou au cercle où ces dames prenaient le thé régulièrement.

L'accident arriva, mais pas de cette façon. Un trimestre restait à courir avant l'ouverture de la chasse